

CONCLUSION

L'ours, cet "homme sauvage", cet "autre de l'homme", est l'un des héros récurrents des récits et des légendes des hommes. On le considère comme un ancêtre, un ennemi ou un guide. Il est régulièrement perçu comme composé d'humanité et de bestialité. Ses singularités anatomiques et éthologiques ont été transformées et fantasmées. Par la confrontation de documents ethnographiques, sociologiques et historiques avec la réalité de l'animal il a été possible de mettre en lumière les valeurs graphiques primordiales qui sont contenues dans les images produites par les hommes. Il s'agit des données visuelles essentielles à la reconnaissance de l'animal et nous les avons synthétisées sous la forme de "clés d'identification".

Cette étude a porté sur plus de 300 représentations et a d'abord consisté en un inventaire critique, permettant de retenir 173 figures d'ours dont 82 "sûres".

La majorité des représentations est située en France (144 figures réparties dans 53 sites) et dans une moindre mesure en Espagne (15 figures et 12 sites). Il y a moins d'une dizaine de sites en Europe centrale et orientale, rassemblant 14 objets d'art mobilier. Une large majorité des images est attribuée au Magdalénien (130).

Les signes en "empreinte" pouvant être rapportés à l'ours sont à peine une dizaine pour tout l'art paléolithique.

La mise en comparaison des représentations du Paléolithique a permis de s'interroger sur les segments anatomiques nécessaires à la détermination : corps, tête, oreilles. La construction graphique des "clés d'identification" résulte régulièrement d'artifices visuels visant à l'exagération et à la simplification de l'élément morphologique. Certains types de traitements sont particulièrement fréquents dans certaines zones et certaines périodes. Ils pourraient être considérés comme des marqueurs stylistiques locaux. Ils témoignent d'une volonté fréquente de faire surgir la « nature » de l'animal qui prévaut sur le réalisme de l'image. Celui-ci a longtemps été considéré comme l'un des principes des représentations préhistoriques. Je lui préfère le terme de "naturalisme", c'est-à-dire l'évocation graphique de l'essence de l'animal, de ses traits déterminants et non de l'ensemble de son anatomie et de son éthologie. Les détails ne servant pas à l'identification sont traduits par des formes géométriques simples.

Par ailleurs, il est également important de noter que peu de figures laissent planer une ambiguïté avec les humains. Seuls deux ours sont en position bipède. Et nous n'avons pas été confrontés à de véritables confusions entre des têtes d'ours et des "têtes humaines bestialisées".

L'analyse du contexte des images a permis d'identifier un grand nombre d'associations intraspécifiques. Elles ne peuvent que rarement être rapportées à des scènes en tant que telles. Il s'agit plutôt de liaisons thématiques préférentielles. Elles dominent quantitativement les autres thèmes du bestiaire : 47 ours sont associés entre eux.

Les emplacements des images dans certains sites semblent aussi jouer un rôle important. Si les ours ne sont pas toujours situés au fond des grottes, comme A. Leroi-Gourhan le mentionnait, ils sont souvent placés dans des zones difficiles d'accès. Quelques uns sont également cachés à la vue tout en étant disposés sur des panneaux particulièrement spectaculaires.

L'ensemble de ces témoignages indique que certaines images de l'animal ont pu acquérir une dimension symbolique forte, à différents moments de la Préhistoire. Mais ces implications sous-jacentes s'expriment à travers différents artifices graphiques et mises en contextes. Ces variations rappellent celles connues dans les comportements techniques, divergents selon les sociétés et les cultures. Globalement, si dans le contexte pariétal les représentations d'Ursidés ont pu acquérir une dimension particulière, dans l'art mobilier on ne saurait attribuer à cet animal une valeur bien différente de celle portée par les autres thèmes animaliers.

Quant aux significations véritables de ces images, elles restent hors d'atteinte, tant nos sources documentaires sont lacunaires. Pour compléter cette approche de la compréhension du rapport entre hommes et ours, il serait intéressant d'explorer d'autres formes de manifestations symboliques. On connaît par exemple des cas de jeux graphiques mettant en scène ou utilisant les griffures de l'animal sur les parois des grottes. De manière plus générale, toutes les "griffures" sont-elles réellement ursines ? Comment envisager – et établir – l'existence des "fausses griffures", qui auraient été réalisées par les hommes ?

De telles expressions artistiques tendraient à prouver un lien extrêmement fort entre l'homme et l'animal et pourraient alors être mises en corrélation avec les quelques phénomènes de contextualisation originale qui ont été établis pour certains sites pariétaux.

Par ailleurs, il serait essentiel d'élargir le corpus à l'ensemble des représentations de l'animal dans les arts rupestres de l'Holocène. Il conviendrait également de s'intéresser aux figures qui ornent certains objets, quotidiens (pipes, paravents...) ou cérémoniels (cuillers, mâts totémiques...). Certaines de ces pièces sont bien documentées ethnologiquement et pourraient donc permettre d'aller encore plus loin dans la compréhension des valeurs symboliques de l'ours, au moins dans les sociétés productrices de ces artefacts. A l'opposé, il serait également intéressant d'observer plus précisément les manifestations spirituelles développées en direction de l'animal par l'Homme de Neandertal. Certains sites sépulcraux du Moustérien per-

mettent d'évoquer des comportements funéraires originaux. Il serait possible d'en reprendre une étude objective, loin des fictions développées notamment au début du XX^e siècle, pour établir enfin quels sont les véritables supports archéologiques à la disposition de la communauté scientifique et quelles en sont leurs portées.

En ce qui concerne le Paléolithique supérieur, le seul élément parfaitement objectif qui peut être attesté, en dehors de la construction graphique de l'animal, est la rareté de sa représentation. Elle exprime au moins autant la rareté de l'ours lui-même qu'une quelconque défiance à le représenter. Rien ne permet d'attester de tabous quelconques concernant ses représentations. Aucun élément n'indique qu'il ait été considéré, par tous les hommes du Paléolithique, comme un double ou un ancêtre sauvage. Et, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne saurait soutenir qu'il ait pu accéder, pendant l'ensemble du Paléolithique supérieur, à un statut privilégié, cultuel ou culturel.